

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 12

Artikel: Un nouvel ouvrage sur la bataille de la Marne
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340578>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un nouvel ouvrage sur la bataille de la Marne.

Il faut bien revenir à la bataille de la Marne. Un livre a paru dont on ne peut pas ne pas parler. M. Gabriel Hanotaux vient de consacrer à la victoire immortelle, qui changea la face du monde, deux gros volumes dont il peut dire avec raison qu'ils constituent le premier exposé complet du « grand fait historique et militaire¹. » A vrai dire, c'est plus qu'un exposé et c'est autre chose aussi. L'éloquence ardente de l'éminent écrivain, la nervosité de son style, sa foi patriotique, l'enthousiasme qui éclate à chaque page et se communique au lecteur, tout cela donne au récit l'allure d'une épopée, la forme d'un hymne chanté à la louange des vainqueurs, j'allais dire du vainqueur. On connaît, en effet, les sentiments de l'auteur envers le maréchal Joffre. Il ne s'en est jamais caché; l'ouvrage porte cette dédicace : « A Monsieur le maréchal Joffre, hommage d'admiration et de respect. » Nous voici donc prévenus dès le début. Dans son « avertissement », M. G. Hanotaux s'exprime du reste avec une entière franchise. Tout en se défendant d'être l'avocat du Haut-Commandement, il expose les raisons qui, « y compris son vigoureux amour de la vérité, » l'ont contraint « à être équitable envers Joffre, envers ses lieutenants, envers ses états-majors, envers ses soldats et nos alliés ». Il ajoute : « Ceci dit, je ne dois rien au maréchal Joffre que le respect. Je ne dois rien ni à lui, ni à personne, je suis libre, indépendant, sans passion, historien exact autant que je puis. »

Et, certes, personne ne contestera à un écrivain tel que M. Hanotaux le soin extrême qu'il met « à être exact ». Les très nombreux documents dont il étaye son exposé : ordres, lettres, relations, carnets de soldats, tout cela est d'une authenticité incontestable. La condition primordiale, indispensable

¹ *La bataille de la Marne*, par Gabriel Hanotaux. Plon-Nourrit & C^{ie}, éditeurs, Paris.

de toute étude historique est donc remplie. Mais, suivant la façon dont on présente des faits, exacts en eux-mêmes, suivant la façon avec laquelle on les interprète, suivant l'importance qu'on leur attribue surtout, on en obtiendra des tableaux d'une vérité forcément variable. En outre, si l'esprit n'est pas entièrement libre, s'il ne se défend pas énergiquement contre toute velléité de tendance, on aboutira à telle ou telle conclusion qu'une analyse plus froidement pratiquée n'admettrait peut-être pas. Aux yeux de certaines personnes, M. Hanotaux n'échappera probablement pas tout à fait au reproche qui fut fait, jadis, à un autre grand historien : Thiers. Ce dernier, dans le but de glorifier Napoléon, a quelque peu embelli l'une ou l'autre de ses campagnes ; M. Hanotaux, en érigeant un splendide monument à la victoire de la Marne et à la gloire du maréchal Joffre, a peut-être semé de trop de fleurs les allées qui y conduisent. Des esprits sévères l'en blâmeront. Ils diront que, pour être «équitable envers Joffre», point n'était besoin de le représenter comme quasi infaillible. Nous verrons, en effet, tout à l'heure, qu'il n'est pas une mesure prise par le généralissime, à commencer par le plan 17, qui n'ait l'approbation de l'auteur. S'adressant à ceux qui estiment que de graves fautes furent commises au début, M. Hanotaux pose la question suivante : « En somme, c'est le même esprit, la même méthode qui présidèrent à la bataille de la Marne et à la bataille des frontières. Il est difficile d'admettre qu'un chef soit, tout ensemble, le plus capable et le plus incapable des hommes. Il est difficile de dire à quel moment cette transformation soudaine d'une incapacité flagrante en une capacité quasi miraculeuse se serait produite quand on voit la chaîne des événements serrée de telle sorte que l'on ne sait lequel de ses anneaux il serait possible de briser. »

Présenté ainsi, le problème est sans doute insoluble, mais on objectera qu'il s'agit bien moins d'incapacité flagrante et de capacité quasi miraculeuse que de défaillances momentanées de la pensée, d'erreurs de jugement auxquelles aucun être humain, fût-il le plus doué, ne peut échapper. On dira que le généralissime français n'a fait, après tout, que subir la loi commune et partager le sort des plus grands hommes de

guerre. La gloire d'aucun des capitaines les plus illustres n'est exempte d'éclipses momentanées. « Quand un homme se vante, disait Turenne, de n'avoir point fait de fautes à la guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite longtemps. » En effet, le Turenne de Rethel n'est pas le Turenne de la bataille des Dunes ; dans sa campagne contre Montecuculli, à côté de belles manœuvres, il en fait de moins bonnes. Le Grand Condé, lui aussi, dans sa longue et glorieuse carrière, s'est montré assez inégal. A Nœrdlingen, s'il termine par un beau coup d'audace, il débute mal.

Si Leuthen est le chef-d'œuvre de Frédéric II, son Hochkirch n'est pas fameux. Ses dernières campagnes sont moins bonnes que celles du début. Torgau est celle de ses batailles, a dit Napoléon, où il a fait le plus de fautes et la seule où il n'ait montré aucun talent. Et le grand Empereur lui-même, a-t-il toujours su maintenir son génie à une hauteur constante ? Le Napoléon de 1813 ou de Waterloo vaut-il le Bonaparte de 1796 et l'empereur de 1806 et de 1809 ? Pour ne parler que d'une seule et même campagne, à côté de la splendide manœuvre de Montmirail, n'y a-t-il pas la faute de Laon ? On peut donc admettre, sans faire tort au généralissime français, qu'il a pu se tromper dans ses opérations initiales et, s'il fallait répondre coûte que coûte à la question posée par M. Hanotaux, on pourrait dire que Joffre s'est révélé un grand chef le jour où, voyant son plan s'écrouler, loin de se laisser démonter, il a, rapidement et avec un sang-froid imperturbable, entrevu, puis dicté, les mesures à prendre pour transformer en victoires les défaites de la veille. Un général qui n'aurait pas été un vrai chef aurait, à un moment pareil, succombé sous le poids des responsabilités et n'aurait pu se déterminer qu'à des demi-mesures. Joffre a su élever son âme à la hauteur de circonstances vraiment tragiques, le danger ne lui a fait perdre ni sa lucidité d'esprit, ni son énergie. Après Kunersdorf, Frédéric II se désespère, il écrit : « Je ne vois plus aucune ressource et pour dire la vérité, je considère que tout est perdu, Joffre, lui, ne désespère ni de lui, ni de l'armée, ni de la France, et ce Joffre-là je le préfère, parce qu'il est plus près de la réalité humaine, à un Joffre en quelque sorte infail-

libre, dont les premières opérations n'auraient échoué qu'en suite de circonstances extraordinaires, imprévoyables, ou par suite de défauts d'exécution, opérations « si bien étudiées et si fortement conduites » que, malgré leur échec, elles n'auraient pas été entreprises en vain.

Nous nous sommes arrêté longtemps sur cet objet, il le fallait ; la dédicace de l'ouvrage, le texte de l'avertissement, nous engageaient à bien établir le sentiment qui a inspiré M. Hanotaux. L'admiration que nous partageons avec lui pour le vainqueur de la Marne nous a mis à l'aise pour émettre les réserves que nous venons de présenter.

Quittant les questions de personnes, voyons les faits et cherchons à dégager les idées maîtresses de l'auteur :

A l'offensive pour l'enveloppement par les deux ailes, montée selon la doctrine de Schlieffen, le haut commandement français oppose la contre-manœuvre qui aboutit à la bataille de la Marne. La bataille de la Marne est le troisième acte. Premier acte : la bataille des frontières. Deuxième acte : la retraite avec arrêts et en coup de boutoir. Troisième acte : victoire de la Marne.

« Ce troisième acte est la conséquence logique des deux premiers. L'ennemi arrive décontenancé et à bout de forces sur l'immense ligne concave où l'attend Joffre. »

Le plan offensif français était basé sur une idée stratégique juste. Pour avoir échoué, il n'en a pas moins porté ses fruits. La bataille de Charleroi a eu pour effet d'interdire aux Allemands le grand tour vers Dunkerque et d'ébranler les forces ennemies « de telle sorte qu'elles ne reprirent jamais complètement leur équilibre ». Cette offensive attira, en outre, les trois grandes armées de la puissante aile droite dans le recul des armées alliées et « dès lors, c'est la manœuvre allemande qui se trouva manœuvrée ».

L'offensive Ardennes-Luxembourg ne fut pas inutile : grâce à elle, Verdun fut « manqué ».

Enfin, et c'est un point sur lequel M. Hanotaux insiste beaucoup, on a eu raison de maintenir autant de forces en Lorraine ; le pivot de l'est devait être maintenu à tout prix. Bien plus, si ce front des Vosges fut « inébranlablement établi »,

c'est à l'offensive de Sarrebourg-Morhange qu'on le doit en grande partie. « Les troupes qui se comportèrent si vaillamment dans ces beaux combats ne furent pas « sacrifiées » pour rien ».

Nous voici bien éloignés des conclusions de certains ouvrages français ! Laissant de côté ceux qui présentent un caractère marqué de dénigrement et d'hostilité envers le Haut-Commandement, et ceux que la personnalité de leur auteur, acteur dans le drame, peut rendre parfois suspects de partialité, nous choisirons, pour établir une comparaison qui nous paraît instructive, un ouvrage que nos lecteurs connaissent déjà. Je veux parler de celui du colonel Grouard « La conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne ». On sait le cas que nous en faisons. Il n'est pas possible de se livrer à une étude des événements d'août et septembre 1914 sans tenir compte des appréciations de ce spécialiste éminent de la critique militaire. Il va sans dire qu'en mettant face à face des points de vue entièrement opposés, nous n'avons pas la prétention, qui serait ridicule, de trancher le débat et ceci d'autant moins que, nous l'avouons sans fausse honte, notre propre manière de voir a subi, au cours du temps, certaines fluctuations.

Ceci dit, nous allons signaler les divergences de vues essentielles qu'on constate entre M. G. Hanotaux et le colonel Grouard.

Ces divergences éclatent dès le début : sur la question du plan de guerre déjà. Le colonel Grouard déclare que les Allemands n'avaient nullement l'intention de pratiquer le système de la tenaille recommandé par Schlieffen. M. Hanotaux estime, au contraire, qu'il est hors de doute que le plan allemand comportait une manœuvre par les deux ailes et que par conséquent il découlait de la doctrine bien connue de Schlieffen. C'est chez lui une affaire de raisonnement et de conviction, certes, mais c'est aussi un argument à faire valoir en faveur d'une thèse. Le désir de laver le plan 17 du principal reproche qui lui a été fait : l'offensive en Alsace-Lorraine et l'excès de forces dans l'est, est bien, croyons-nous, pour quelque chose dans l'ardeur que met M. Hanotaux à faire triompher son point de vue. Il écrit : « Si les Allemands n'avaient pas

inscrit dans leur plan général le système de la « tenaille », s'ils n'eussent pas à la fois menacé l'est et l'ouest, si leur effort eût porté exclusivement sur la Belgique et sur Paris, la critique portée contre le plan français eût trouvé une base assez solide. » — Pour connaître les intentions de l'ennemi, il faut avoir recours aux témoignages allemands. M. Hanotaux en cite un grand nombre. A notre avis, un, surtout, doit être retenu : celui du général von Kuhl qui fut le collaborateur de Schlieffen. Or, voici, d'après lui, et en quelques mots, l'opinion de son chef sur le rôle de l'aile gauche : La mission des troupes de Lorraine était de fixer le maximum de forces françaises avec le minimum de forces allemandes. C'est pour cette raison qu'on avait envisagé une attaque sur Nancy au début de la guerre. Il était possible que les Français fissent une contre-attaque en Lorraine. On ne pouvait que la désirer. Plus les Français emploieraient de forces pour cette opération, mieux cela vaudrait pour les Allemands. Il suffisait de ne pas se laisser entraîner dans des combats opiniâtres.....

Et ailleurs : « Il restait en Lorraine pour *protéger* le flanc gauche »..... Suit l'énumération des troupes.

Et encore : « Les troupes à déployer en Lorraine avaient été maintenues aussi faibles que possible par le comte Schlieffen : leur mission était principalement défensive ; d'après lui, tout dépendait d'une aile droite aussi puissante que possible. »

Enfin : « Deux des corps actifs qui, au début, étaient laissés en Lorraine, sur la rive droite de la Moselle, devaient rejoindre, aussitôt que possible, ce groupe (le groupe du Nord, aile droite), par voie ferrée ».....

« Il fallait absolument, en attaquant les Français sur leur flanc gauche, essayer de les refouler vers l'est, sur leurs fortifications de la Moselle, sur le Jura, sur la frontière suisse. » — On rechercherait vainement, dans ce plan, la trace du système de la tenaille. L'aile gauche a une tâche nettement défensive, tout est sacrifié à une aile droite excessivement forte. Schlieffen avait prévu le cas où les Français, devançant leurs adversaires, avanceraient entre Strasbourg et Metz. Cette offensive ne l'effrayait nullement car il estimait que

l'ennemi ferait promptement demi-tour lorsqu'il apprendrait l'enveloppement et l'effondrement de son aile gauche.

Voyons encore ce que dit un auteur que, sauf erreur, M. Hanotaux ne cite pas et qui lui aurait fourni cependant un léger argument en faveur de sa thèse. Il s'agit du lieutenant-colonel Fœrster de l'état-major. Dans son livre *Graf Schlieffen und der Weltkrieg*, l'auteur utilise les communications qui lui ont été faites par le général v. Hahnke, gendre de Schlieffen et confident de ses pensées de guerre. Son exposé confirme absolument, dans ses grandes lignes, celui du général v. Kuhl. Schlieffen n'aurait attribué à l'aile gauche qu'une force défensive, d'où sa faiblesse voulue. L'essentiel était de fixer les forces françaises afin de les empêcher de prendre part à la bataille principale, livrée par l'aile droite. La façon dont l'aile gauche allemande jouerait son rôle défensif, dépendrait de l'attitude de l'ennemi. Au cas où celui-ci resterait sur la défensive, on attaquerait Nancy. On espérait de la sorte que les Français, pour sauver la capitale de la Lorraine, sortiraient de leurs places fortes et prononceraient une contre-attaque. Les troupes allemandes n'avaient cependant pas pour mission d'accepter une bataille décisive, elles reculeraient et attireraient l'ennemi en direction de Metz. Si cette menace sur Nancy ne réussissait pas à faire sortir les Français de leur attitude passive, on embarquerait immédiatement deux corps et on les dirigerait sur l'aile droite où la décision était attendue.

Fœrster assure aussi que Schlieffen, loin de redouter une offensive française en Lorraine, l'aurait vue avec plaisir se prononcer ; c'était autant de forces en moins à combattre à l'endroit décisif et du reste l'ennemi n'aurait pas été loin. Il aurait promptement reculé dans la direction d'où venait le plus grand danger. Alors, à ce moment, et voici M. Hanotaux qui va être satisfait, l'occasion se présenterait peut-être de livrer une « bataille de Cannes ». Toutes les forces allemandes d'Alsace et de Lorraine, renforcées par les garnisons de Metz, de Strasbourg, par les divisions de réserve destinées au début à masquer Verdun, par des brigades de landwehr de nouvelle formation, toute cette aile gauche, jusque-là défensive, se transformerait en branche offensive de la tenaille. Elle se

mettrait en mouvement, suivrait l'ennemi en retraite, passerait à sa suite la Moselle et contribuerait à l'enveloppement et à l'écrasement définitif des armées françaises.

De tout cela on peut conclure, semble-t-il, que Schlieffen n'a pas attribué une grande importance à l'enveloppement par les deux ailes ; la branche gauche de la tenaille n'intervient qu'occasionnellement et seulement lors de la crise finale. C'est le coup de grâce.

Et maintenant qu'en est-il du plan de Moltke junior ? M. Hanotaux estime qu'il n'est que la consécration de celui de Schlieffen, c'est « l'application exacte de la doctrine ». Il en voit la preuve dans le « renforcement de la tenaille de gauche » ainsi que dans la mission que, d'après lui, elle reçoit : 1^o briser la force offensive française en Lorraine ; 2^o se mettre en mouvement *aussitôt après* pour une marche en contre-choc sur la trouée de Charmes et Belfort.

Moltke, en effet, renforce l'aile gauche, mais tous les auteurs allemands sont unanimes pour déclarer que ce renforcement, loin de représenter « l'application de la doctrine » constitue au contraire une altération sensible du plan primitif, altération qui le modifie complètement et à laquelle ils attribuent la principale cause de sa faillite.

Pourquoi ce renforcement ? Parce que Moltke ne veut pas, comme son prédécesseur, se contenter de fixer le plus possible de forces françaises en Lorraine. Il s'attend à une grande offensive et veut attirer son ennemi entre Metz et la Sarre. C'est là que le grand piège (*Riesenfalle*) lui a été préparé ; de nombreux exercices de *kriegspiel* ont servi, dès le temps de paix, de répétition générale. Tout est prévu. L'opération paraît si importante qu'on envisage même la participation de la V^e armée ! Une fois cette victoire décisive obtenue à gauche, on pourra déplacer des forces au profit de la droite. « L'intention d'exécuter un tel déplacement de l'aile gauche vers l'aile droite, intention qui existait déjà chez Schlieffen, subsista comme auparavant. On croyait pourtant pouvoir obtenir d'abord un succès et ne faire qu'ensuite le déplacement¹. »

¹ Von Kuhl.

On ne saurait nier que nous sommes en présence d'une conception sensiblement différente de celle de Schlieffen. Ce dernier veut fixer le maximum de forces françaises avec le minimum de forces allemandes. Il ne croit pas que l'ennemi se laissera attirer dans le piège qui lui est tendu entre Moselle et Sarre, et s'il le fait, il n'ira pas loin ; en tout état de cause, il n'y a pas lieu de constituer fortement l'aile gauche. La Lorraine ne lui apparaît pas comme un champ de bataille favorable. L'ennemi, s'il n'était pas détruit complètement pouvait très facilement se retirer sur ses places fortes, s'y refaire et, de là, procéder à des déplacements de troupes.

L'envoi de forces à l'aile droite semble plus réalisable d'après le plan Schlieffen que d'après celui de Moltke car, si la grande bataille, que recherchait celui-ci, n'était pas décisive, on aurait quelque peine à se décrocher ; c'est ce qui arriva en réalité.

D'après ce que nous venons de voir, on peut admettre, semble-t-il : 1^o que pas plus dans un plan que dans l'autre l'intention d'enveloppement par les deux ailes n'est bien caractérisée. 2^o qu'après avoir brisé l'offensive française, les VI^e et VII^e armées n'avaient pas, *primitivement*, dans l'esprit du plan Moltke, la mission « de se mettre en mouvement aussitôt pour une marche en contre-choc sur la trouée de Charmes et Belfort ».

Ces réserves faites, hâtons-nous de dire, qu'en réalité et finalement, c'est bien ce que les Allemands cherchèrent à faire. A partir du 27 août, ils se lancent indiscutablement dans la manœuvre par double enveloppement. Le changement qui s'opéra à ce moment dans les idées du Haut-Commandement donne ainsi raison à M. Hanotaux.

Pour comprendre ce qui s'est passé à cette date décisive il faut revenir au major v. Tappen, le chef de la section des opérations. M. Hanotaux reproduit une partie de son exposé, mais sans indiquer les perplexités du Haut-Commandement et sans dire les raisons qui l'engagèrent à changer son plan. La *Revue militaire suisse* les a mises en lumière¹. Cela nous dispense d'y revenir en détail. Bornons-nous donc à un bref

¹ De Charleroi à la Marne. Août 1920.

résumé. Après Morhange, le Haut-Commandement s'était demandé de quelle façon on pourrait le mieux profiter des victoires de Lorraine. Fallait-il prélever sur les VI^e et VII^e armées des troupes au profit de l'aile droite, c'est-à-dire maintenir le plan primitif, ou bien serait-il préférable de laisser les armées victorieuses poursuivre leur marche en avant, ce qui impliquait la tentative de forcer la Moselle ? On passerait ainsi sans transition à ce dernier acte que Schlieffen avait considéré comme le feu d'artifice final.

C'est pour cette solution qu'on se décida. Les raisons en furent : le sentiment, erroné du reste, que l'aile droite, victorieuse aussi, n'avait devant elle que des troupes en pleine fuite ; puis, l'insistance de Ruprecht de Bavière. Le général v. Kuhl cherche visiblement à atténuer, voire même à nier la responsabilité du prince, mais, il ne faut pas oublier qu'il fut plus tard son chef d'état-major et que cela peut bien l'avoir engagé à user vis-à-vis de lui de quelque ménagement. Quoi qu'il en soit, Moltke commet, en ce moment, les deux grandes fautes de la campagne : l'envoi de deux corps en Russie et l'ordre aux VI^e et VII^e armées de continuer leur offensive. A partir du 27 août, le système de la tenaille est appliqué sans contestation possible et il continue de l'être jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à la bataille de la Marne. D'après l'ordre du 5 septembre, les VI^e et VII^e armées ont à exécuter « aussitôt que possible » l'attaque sur la Moselle entre Tour et Epinal. Pour augmenter les chances de succès, les IV^e et V^e armées doivent « par une progression inébranlable » ouvrir aux Bavarois et au général v. Haerigen le chemin de la Moselle. Voilà qui semble clair.

Remarquons avec le général v. Kuhl, que, par cet ordre, on fait exactement le contraire de ce qu'avait voulu Schlieffen. Ce dernier avait compté sur la marche foudroyante d'une aile droite excessivement puissante qui devait déborder largement Paris *par l'ouest*, tandis que la gauche restait sur la défensive. L'ordre du 5 septembre fige l'aile droite face à Paris et pousse la gauche offensivement contre la zone fortifiée, ce que Schlieffen avait précisément voulu éviter.

Ces questions paraîtront oiseuses à bien des gens. Nous

pensons qu'elles ne sont pas dépourvues d'intérêt, c'est pour cette raison et aussi parce que M. Hanotaux y attache une grande importance que nous avons cru devoir nous y arrêter un peu longuement.

On pourrait conclure en disant : 1^o Que le plan Moltke n'est plus le plan Schlieffen, il en diffère par la structure, par l'esprit et par l'exécution. 2^o Que le système de la tenaille n'apparaît comme un facteur essentiel ni dans un plan ni dans l'autre, mais qu'ensuite de diverses circonstances, il fut adopté pour ainsi dire en cours de route et que, dès lors, on en rechercha à tout prix la réalisation. Cette opinion me paraît ressortir avec évidence de tous les témoignages allemands. S'il convient de ne leur faire crédit qu'avec une extrême prudence lorsqu'il s'agit de questions où l'orgueil national est en jeu on peut, je crois, les admettre quand il s'agit d'une discussion théorique où seuls *leurs* grands hommes sont en cause.

L'examen du rôle de l'aile gauche allemande nous amène à une seconde divergence de vues, encore plus essentielle, entre M. Hanotaux et le colonel Grouard. C'est celle qui porte sur la répartition des forces. Nous avons vu par quels liens M. Hanotaux rattache cette question à la première. Les Allemands ayant, d'après lui, l'intention de foncer au travers de la zone fortifiée de l'est, il était nécessaire de parer le coup, et même de prendre l'initiative ; on a donc eu raison de faire l'aile droite française aussi forte. Le colonel Grouard qui ne croit pas à la tenaille, et qui surtout est partisan de la riposte entre Sambre et Meuse au lieu de l'offensive générale, aurait voulu voir la défensive adoptée, au début, sur le reste du front, ou du moins dans les Vosges. Cela aurait permis de constituer une puissante aile gauche, capable d'enrayer, déjà sur la Sambre, l'avance allemande. Le lecteur fera son choix entre ces deux conceptions. Remarquons seulement que tout le monde est d'accord sur un point : l'intégrité du pivot de l'est devait être maintenue à *tout prix*. Les partisans de la défensive en Lorraine n'ont jamais eu l'idée qu'il en puisse être autrement et qu'il eût fallu *dégarnir* une région dont la solidité était une condition *sine qua non* du

succès. Toute la question se résume donc à ceci : pouvait-on, avec moins de troupes, assurer l'inviolabilité de ce secteur ? Il semble qu'on puisse répondre affirmativement, et cela sans hésiter. Ainsi que l'a fort bien dit le colonel Grouard, on eût pu contenir l'adversaire entre la Meurthe et la Seille et conserver Nancy, avec de moindres forces, si l'on n'avait pas commencé par aller se faire battre sur territoire ennemi. Qui peut le plus, peut le moins. Malgré la défaite de Morhange, malgré la retraite et ce qu'elle a pu provoquer de démoralisation dans les meilleures troupes, malgré les pertes, malgré les prélèvements, les armées Dubail et Castelnau barrèrent la route aux Allemands. En évitant Morhange et Sarrebourg et en employant à se fortifier le temps qu'on consacra à ces offensives malheureuses, il est hors de doute qu'on eût maintenu, avec moins de monde, l'intégrité d'un front déjà très fort par lui-même.

Cette force, les Allemands la connaissaient bien. Leurs officiers d'état-major, amateurs de belle nature, dirigeaient volontiers, et depuis longtemps déjà, leurs excursions vers les rives verdoyantes de la Moselle jusqu'aux abords de la petite ville chère à M. Maurice Barrès. Le général Baumgarten-Crusius raconte qu'il a lui-même reconnu le front entre Tour et Epinal en 1882. Le général v. Kuhl donne le texte d'un rapport, déposé à l'état-major général longtemps avant la guerre, et dans lequel on insiste sur les avantages immenses que ce secteur assure à la défense. Il était donc possible d'affaiblir la droite au profit de la gauche, sans rien compromettre. Il va sans dire que, dans ce cas, on n'aurait pu songer à prendre l'offensive en Lorraine. Ici, nous revenons à la divergence essentielle signalée tout à l'heure. Le colonel Grouard estime que, selon les vrais principes de la stratégie, on aurait dû s'efforcer d'être en supériorité numérique sur un point, celui où on recherchait et pouvait espérer la décision, tout devant être subordonné à cette action principale. Il blâme la tentative qui fut faite de s'engager partout avec la même intensité. C'était le vrai moyen de n'obtenir nulle part la supériorité numérique et de se faire battre partout. Les événements lui ont largement donné raison. M. Hanotaux ne blâme pas, loin de là, nous le savons, les différentes offen-

sives du début. Celle de Lorraine, selon lui, n'a pas été faite en vain. Je crois que, dans une certaine mesure, cette affirmation peut se soutenir. En effet, la seule menace d'une puissante offensive française en Lorraine, menace connue dès le temps de paix, a engagé Moltke à renforcer son aile gauche au lieu de porter tout son effort sur la droite. Ceci était à l'avantage des Français. Puis la victoire de Morhange a contribué, sans aucun doute, à enlever au commandant de la VI^e armée allemande la claire vision des choses. Il n'a pas voulu se contenter de ce succès et le Haut-Commandement, cédant comme toujours aux instances de ses subordonnés, a perdu de vue l'ensemble et autorisé la continuation du mouvement offensif. Voilà donc les Allemands véritablement « accrochés » et l'arrivée des renforts à l'aile droite compromise. Quand, enfin, on stoppe devant le mur, qui a tenu bon, et qu'on se décide, faute de mieux, à détacher la VII^e armée, ce sera trop tard. C'est donc là un grand résultat obtenu et qu'on est en droit *peut-être* de mettre au compte de l'offensive française de fin août.

On ne doit pas être plus affirmatif car, pour cela, il faudrait se lancer dans le domaine des hypothèses et savoir ce que les Allemands auraient fait si le mouvement offensif français ne s'était pas produit. Sans doute, au début, ils auraient foncé de l'avant. Nous savons qu'après un léger repli, le prince Ruprecht s'était décidé à résoudre sa tâche (couverture de flanc) de façon offensive. Parties le 20 août, de la ligne Wallersberg-Lauterfingen et de la région de Pfalsbourg et Schirmeck, les VI^e et VII^e armées se portèrent en avant. Se seraient-elles sérieusement accrochées à un ennemi resté sur la défensive ? Auraient-elles poussé l'opération durant plusieurs semaines, et avec toutes leurs forces, dans l'espoir de faire tomber Nancy et de forcer le passage entre Toul et Epinal ? Ou bien serait-on revenu au plan plus sage de Schlieffen que Moltke, prétend-on, n'avait pas entièrement perdu de vue, et, sans s'obstiner davantage, aurait-on fait à temps, les prélèvements qu'il prévoyait ?

Le Kronprinz Ruprecht se serait-il résigné à cet affaiblissement et aurait-il consenti à se confiner dans une tâche

ingrate et purement défensive » En un mot, sans l'offensive française, les Allemands auraient-ils fait, à temps, les prélèvements qui leur auraient permis de gagner la bataille de la Marne ou du moins de ne pas la perdre tout à fait? C'est une question qu'il est naturellement impossible de trancher. Il est certain que, du côté français, la combinaison idéale eût été de faire croire à une offensive *sérieuse* et de ne pas l'exécuter. La défensive active, que le colonel Grouard aurait voulu adopter, aurait, théoriquement du moins, atteint ce but. Mais, en fait, elle était, à la longue, d'une exécution fort difficile. Pour tromper l'ennemi, non seulement durant des {jours mais durant deux semaines, il eût fallu accomplir des prodiges d'habileté. On ne pouvait faire croire à une intention décidée d'offensive vigoureuse qu'en se portant assez loin des lignes de défense ; tout mouvement isolé ou sans envergure suffisante n'eût pas donné le change.

Peut-être, pourrait-on clore le débat en disant qu'en répartissant ses forces comme il l'a fait, le Haut-Commandement français a violé les principes de la stratégie et que, d'autre part, il n'est pas déraisonnable de penser que l'offensive de Lorraine n'a pas été sans procurer quelques avantages. Ne peut-on pas, en définitive, se reporter à ces paroles du colonel Grouard ; « En les appliquant (les principes), toutes choses égales, d'ailleurs, on augmente les chances de vaincre ; en les violant, on diminue ces chances, mais on ne les annule pas, parce que la victoire tient encore à d'autres causes. L'observation des principes en est une ; les forces morales en sont d'autres. »

Les forces morales qui agissent en l'occurrence c'est l'effet que produit la menace d'offensive sur l'esprit de Moltke, c'est le vertige qui s'empare du {prince Ruprecht après sa victoire, c'est la fausse appréciation de la situation par le Haut-Commandement, son hésitation à prendre des mesures urgentes, enfin c'est la méconnaissance des forces, de la valeur de l'ennemi, méconnaissance qui va conduire les VI^e et VII^e armées à la stérile tentative de la Trouée de Charmes.

Si les deux auteurs dont nous parlons se trouvent en complet désaccord sur la valeur du plan 17 et sur les premières

offensives, ils ne s'entendent guère mieux en ce qui concerne la retraite stratégique.

On sait avec quelle sévérité le colonel Grouard a jugé les opérations de l'aile gauche surtout. M. Hanotaux ne voit dans tout cela que le développement harmonieux d'une partie du plan. Il considère la bataille de la Marne comme l'aboutissement, « le 3^e acte » d'une vaste manœuvre dont les batailles des frontières et la retraite stratégique constituent les premières phases. On croit comprendre, qu'à ses yeux, les trois actes sont, en quelque sorte, comme prévus d'avance. Il écrit : « ayant pris consciemment le parti d'échapper à l'étreinte, il (le Haut-Commandement) reculait, mais tout en attaquant. Il entraînait l'adversaire dans son propre sillage, se réservant de lui tomber dessus à fond, dès que la contre-manœuvre serait solidement construite et articulée. Ceci est la raison d'être de ces premiers actes qui précédèrent la bataille de la Marne : 1^e la bataille *des Frontières* qui se porte au devant du demi-cercle de l'invasion allemande et lui assène un coup formidable à l'ouest, au moment où les batailles de Lorraine l'arrêtent à l'est ; 2^o la retraite, avec les coups de boutoir de Guise et de la Meuse, qui ont le même caractère, moment où la Mortagne et le Grand Couronné règlent le sort de la « tenaille » de l'est ; et 3^o les premiers combats sur le flanc allemand à Proyart, à Verberie, qui eussent dû avertir les généraux ennemis et les retenir dans le nord s'ils eussent eu la moindre prudence, mais dont leur surdité intellectuelle ne sut pas entendre le son de cloche inquiétant ».

Il nous suffit de signaler ces divergences d'appréciation ; les approfondir nous mènerait trop loin. Du reste, il y a un point sur lequel M. Hanotaux et le colonel Grouard s'accordent. C'est pour reconnaître la fermeté d'âme, la résolution et le sang-froid dont fit preuve le généralissime dans ces jours difficiles. Cet hommage auquel ses ennemis mêmes s'associent suffit à classer le maréchal Joffre parmi les vrais chefs.

(A suivre.)

Colonel H. POUDRET.

